

Dans le camp des assassins

Du même auteur :

- *Tu me plais, tout simplement*
- *L'année de mes 15 ans*

© Flammarion, 2013
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-3049-1

MARIE-CLAUDE BÉROT

Dans le camp des assassins

Flammarion [TRIBAL]

À Pierre,
mon fils

CHAPITRE 1

Elle a dit :

— Ton père a tué un homme.

J'ai tout de suite pensé qu'elle perdait les pédales, qu'elle devenait folle. Des grands-parents Alzheimer, il y en a partout.

J'ai haussé les épaules :

— Ça va pas, non ?

Alors elle a posé doucement sa main sur la mienne et m'a regardée droit dans les yeux. C'est là que je me suis aperçue du changement. Elle avait pris cent ans. Son visage était ravagé par une sorte de lèpre. Et ses yeux, derrière ses lunettes, remplis de larmes.

Elle tremblait.

Elle a recommencé sur le même ton :

— Ton père a tué un homme.

Mon père c'était son fils ! Pourquoi elle ne disait pas : mon fils ? J'ai eu envie de la remettre à sa juste place. Elle me faisait pitié avec sa tête de catastrophe, et la pitié me rend méchante.

— Ton fils a tué un homme ?

Elle a vacillé. Je venais de lui balancer une bombe en plein visage. J'ai eu peur qu'elle tombe, la porte d'entrée l'a retenue. Des gens passaient dans la rue. Sa pâleur allait attirer l'attention, ses larmes, la curiosité. Elle m'avait guettée là, devant chez nous, comme un oiseau de mauvais augure attend sa proie.

Je l'ai poussée dans le couloir pour nous mettre à l'abri des regards.

Cette fois ma grand-mère a laissé filer entre ses dents une phrase qui a sifflé, semblable à un serpent venimeux :

— Il a tué un homme !

J'ai senti une violence inconnue grimper en moi, je l'ai bousculée en hurlant :

— Tais-toi ! Tais-toi ! Ou... je te massacre !

Je me défendais avant même d'avoir compris. Je lui parlais comme j'aurais parlé à un agresseur, à l'aide de mots impossibles pour celle qui m'avait jusqu'à ce jour défendue contre tout ce

qui me faisait du mal. Mon nid, mon rempart, ma barrière infranchissable.

À la place des larmes j'ai vu apparaître, pour la première fois de ma vie, l'effroi dans ses yeux.

Elle me regardait comme si elle me découvrait, et ce qu'elle découvrait la terrorisait. Alors j'ai serré les poings jusqu'à avoir mal. Je savais déjà que ce mal-là, cette douleur physique que je m'imposais, n'avait rien à voir avec ce qui m'attendait.

J'ai essayé de me contrôler un instant, un tout petit instant, juste le temps de la faire asseoir pour qu'elle ne tombe pas dans les pommes. Et je me suis sauvée dans la rue sans essayer de comprendre. Lâchement.

La fuite, semblable à celle de ma petite enfance quand mon père hurlait, quand ma mère recevait des gifles en geignant sans se défendre. Quand je n'en pouvais plus de me boucher les oreilles pour ne plus entendre. Quand on me retrouvait égarée en chaussettes dans la rue voisine. Quand seule ma grand-mère savait me consoler.

Cette fois, je n'ai pas couru. Je marchais vite, droit devant moi, tête baissée.

On me connaissait dans ce quartier paisible de Toulouse où ma grand-mère habitait une petite maison. Sa maison, c'était chez moi

depuis toujours, nos voisins, des amis plus proches de nous deux que notre vraie famille.

Il fallait absolument que je me calme pour rentrer le plus vite possible. Elle avait le cœur fragile, je le savais pourtant. Les contrariétés n'étaient pas recommandées.

Je la revoyais presque agonisante, allongée sur son lit au pied duquel je me tenais terrorisée. On me disait que ma bonne-maman était très malade, il fallait être sage et silencieuse. Personne ne me réconfortait jamais tout à fait, surtout pas ce vieux bougon de médecin qui parlait toujours du pire comme d'une méchante personne : le pire est passé, le pire est à venir... Je glissais ma main dans celle inerte de ma grand-mère pour la faire parler, sourire. Quand les voisines tournaient le dos, je la secouais de toutes mes forces, je grimpais sur le lit pour l'embrasser partout comme je le faisais avec mon nounours, elle ne réagissait pas plus qu'un ours en peluche ! Et il y avait toujours une bonne dame pour me faire descendre au plus vite et m'enfermer toute hurlante dans la pièce à côté. Je me souvenais parfaitement bien de sa première attaque cardiaque, et chaque fois qu'elle portait la main à son cœur en grimaçant, je paniquais. Plus les années passaient, plus la peur grandissait au lieu de se calmer. J'avais conscience de ce que voulait dire la mort.

« Ton père a tué un homme, ton père a tué un homme. » La phrase avançait au galop de plus en plus rapide. Un gong dans la tête. Une vague étouffante. Je n'arrivais pas à la faire taire, mon corps tout entier roué de coups par cette phrase se décomposait. La colère prenait la relève de la peur.

J'aurais pu tuer moi aussi.

CHAPITRE 2

Mes parents ont divorcé lorsque j'avais huit ans et j'en ai le double aujourd'hui. Leur divorce ne m'a pas rendue trop malheureuse, bien au contraire. J'allais vivre à plein-temps chez Bonne-Maman, la maman de mon père que j'adorais depuis ma naissance. Chez elle je n'entendrais plus aucun cri. Et moi qui avais toujours été une petite fille craintive, je m'étais installée dans sa maison, sûre de n'y trouver que du bonheur.

Maman s'était remariée avec Patrick, un homme très gentil que je n'aimais pas. J'avais supplié que l'on me laisse vivre chez ma grand-mère. J'avais pleuré, je m'étais roulée par terre

en m'égosillant, j'avais donné des coups de pied et des coups de tête, cassé ce qui me tombait sous la main et jeté à la face de mon beau-père tous les gros mots qu'une petite fille de huit ans peut connaître. Devant l'effarement de son nouvel amour qui écarquillait des yeux horrifiés en imaginant mal comment il allait s'y prendre pour dompter un tel fauve, et songeant à la vie lumineuse qui miraculeusement l'attendait, ma mère m'avait, sans trop de regrets, abandonnée à celle que je lui préférais.

Profitant de l'aubaine elle s'était installée dans le département voisin, au pays de l'armagnac, une campagne tout en douceur, joliment vallonnée, qui allait lui faire oublier ses années de galère. Elle venait parfois à Toulouse pour ne pas perdre le contact avec sa fille qui vivait très bien loin d'elle. Lorsqu'elle me rendait visite, elle était toujours accompagnée de son époux qui la suivait au pied comme un chien de chasse. J'avais beau lui faire remarquer que ce n'était pas bien de venir se pavaner dans la maison de ma grand-mère avec celui qui remplaçait son fils, ma mère n'en tenait jamais compte. Elle montrait son époux, sa merveille, pareille à un enfant qui fait admirer un cadeau tout neuf. Comme si Patrick pouvait remplacer Max dans le cœur de Bonne-Maman !

Mon père avait fui dès le divorce. Il se comportait comme un aventurier, allant de ville en ville, exerçant de multiples métiers plus farfelus les uns que les autres. Ainsi, lorsque des étrangers me demandaient ce qu'il faisait dans la vie, je pouvais inventer sans avoir l'impression de mentir.

Je ne le voyais pas souvent et, à condition qu'il soit loin de moi, je l'aimais. J'aimais qu'il ne ressemble à personne, qu'il parcoure les continents, les mers du monde entier et m'envoie de somptueux cadeaux qui rendaient mes copines malades d'envie. J'aimais son humour, son rire. Si tout allait bien pour lui il pouvait être vraiment drôle. Il nous racontait de fabuleuses histoires dans lesquelles il se donnait toujours le beau rôle. Je ne le voyais jamais habillé comme les pères de mes copains. Je m'extasiais sur son élégance, son originalité.

Il était rarement tendre, mais il pouvait l'être tellement plus que n'importe qui. Il me répétait que je lui ressemblais, ce qui me flattait car tous ceux qui le connaissaient le trouvaient séduisant. J'avais ses yeux sombres et pétillants, rieurs, le même regard qui pouvait devenir noir jusqu'à faire reculer les trop audacieux. Il m'affirmait que, sans faire partie des plus belles, j'étais plutôt jolie. Il ne doutait ni de lui ni de moi. Après avoir semé la terreur, mon

père n'hésitait pas à m'inculquer la confiance. J'arrivais, dans ces moments-là, à oublier les coups, les cris, les insultes de ma petite enfance. J'accusais ma mère sans remords : fautive parce qu'elle ne savait pas le comprendre. Deux personnes qui n'avaient rien à faire ensemble, me semblait-il.

Mon père m'emmenait au cinéma voir des films fantastiques ou cocasses et il riait autant que moi. À la fête foraine, il visait avec tellement d'assurance le milieu de la cible qu'il gagnait toujours et je repartais avec un ours immense ou une superbe carabine à air comprimé. Il me gavait de friandises que nous partageons tout le long du trajet.

Bonne-Maman nous attendait sur le pas de la porte avec son sourire heureux. Elle nous annonçait que notre goûter était prêt alors que nous n'avions pas cessé de grignoter de l'après-midi. Pour ne pas la contrarier nous nous jetions sur les crêpes avec un clin d'œil réciproque.

Quand il venait nous voir, il ne restait que trois jours ou quatre. Nous faisons très attention, ma grand-mère et moi, à chacune de nos paroles pour ne pas troubler sa bonne humeur. Une phrase mal énoncée déclenchait chez lui une rage inouïe qui nous laissait muettes de peur. Mais il nous arrivait aussi de vivre son

retour comme un vrai paradis, plus le temps passé avec nous était court, plus nous avions de chances qu'il soit extraordinaire. Des jours tellement différents des autres qu'il me semblait alors être en vacances au soleil.

*Composé par Nord Compo multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : février 2012
N° d'édition : L.01EJEN000366.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse